

Différences et frontières entre le scepticisme et le criticisme.

Referat wygłoszony na XXIV Congrès Mondial de Philosophie, Beijing (Chine), du 13 au 20 août 201

Dans ces réflexions je vais me m'appuyer sur quelques tentatives d'indiquer les différences et les frontières essentielles entre le scepticisme et le criticisme philosophique.

Le scepticisme philosophique

Au début, je propose d'évoquer le scepticisme antique qui définissait son identité à l'opposé du dogmatisme et non du criticisme philosophique. Son précurseur était Pyrrhon d'Elis. Son point de vue est présenté par Sextus Empiricus dans ses *Esquisses pyrrhoniennes*. A la lumière de cette position, le sceptique pyrrhonien est celui qui « doute de toutes choses et cherche, soit quand il s'agit de consentir, soit quand il s'agit de contredire » et en même temps, il possède une force, qui lui permet « de mettre face à face les choses qui apparaissent aussi bien que celles qui sont pensées, de quelque manière que ce soit », ce qui le conduit « d'abord à la suspension de l'assentiment, et après cela, à la tranquillité »¹. L'auteur du traité montre ainsi ce qui constitue l'objectif du doute d'un sceptique de type pyrrhonien. Bien évidemment, il ne s'agit pas du chemin vers la vérité, mais le but est d'atteindre l'état de l'âme qui, de la position de l'observateur externe, permettra d'observer toutes sortes de différents problèmes plus ou moins grands de ceux qui s'efforcent d'atteindre la vérité et croient que leurs efforts peuvent réussir. Dans *Esquisses* Sextus Empiricus essaie de distinguer le scepticisme pyrrhonien (selon lui, le seul considéré comme vrai) de ses versions qui – comme « la doctrine de Protagoras » – étaient antérieures, et de celui qui, même si apparu plus tôt, mais – comme c'était le cas, par exemple, des Académies de Platon – s'est développé plus tard. Dans cet ouvrage il évoque Socrate – néanmoins, non en tant que sceptique, mais en tant que philosophe « badinant avec quelques personnages, en disputant contre des sophistes » (et d'une part *douteur*, d'autre part *dogmatique*). En général il paraît que certains de ces philosophes s'éloignaient plus ou moins du chemin sceptique tracé et suivi par Pyrrhon d'Elis.

*Ce texte est une version agrandie du discours prononcé lors du XXIV Congrès Mondial de Philosophie, Beijing (Chine), du 13 au 20 août 2018.

¹ « La suspension de l'esprit, et ensuite (...) l'exemption du trouble, ou la tranquillité de l'âme ». Cf. Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes*, trad. de Huart, Amsterdam, 1725, p. 3 et s. en ligne : www.remacle.org.

La position philosophique et les idées de Pyrrhon étaient poursuivies et diffusées par son élève direct Timon de Phlionte, l'auteur de l'ouvrage intitulé *Les railleries*. Il se montrait pratiquement contre tous les philosophes précédents – bien entendu excepté Pyrrhon, qu'il présentait comme l'unique philosophe libre de « préjugés idolâtriques ». La période ultérieure était marquée toutefois par le scepticisme académique dont le représentant était, entre autres Cicéron qui défendait leurs idées. A la question: qu'est-ce que ces académiciens ont apporté de nouveau à la tradition sceptique, on peut répondre brièvement, qu'ils ont participé, par leurs idées, à fonder un éclectisme philosophique en tant qu'un ensemble d'opinions où l'on ne prétend rien catégoriquement – on évoque des idées et des positions de différents philosophes et l'on choisit celles qui semblent être plus fondées que les autres, ou plus avantageuses, à un moment donné. Il est nécessaire d'ajouter que les représentants du « scepticisme académique » avaient des opinions différentes à propos de bien des questions et que Cicéron, pour certaines d'entre elles, allait jusqu'à des positions de dogmatisme philosophique. A titre d'exemple, il s'est prononcé pour la croyance à des divinités, et même, pour le culte public à l'instar de la dévotion de ceux qui croyaient profondément à leur existence². Pour justifier ce comportement, il ne se réfère pas à la sincérité des convictions, mais à leur utilité ou inutilité. Cette version du scepticisme jouissait d'une certaine considération à l'époque de la Renaissance et elle a même gagné quelques représentants remarquables. Parmi eux Michel de Montaigne, l'auteur des *Essais*, l'ouvrage dont l'influence a laissé des marques dans les opinions des philosophes postérieurs.

Maintenant quelques mots au sujet le criticisme philosophique

A cet endroit de mes réflexions je me réfère à la tradition du criticisme philosophique de l'époque moderne. C'est Descartes que je considère comme son précurseur – avant tout parce que au XVII^e siècle il a proposé un programme assez radical pour se libérer des erreurs de pensée qui apparaissaient dans la philosophie et la science antiques et médiévales, y compris des erreurs du scepticisme. A la différence de beaucoup de critiques précédents et contemporains, il estimait qu'il était non seulement inutile de s'appuyer sur cette tradition, mais aussi nuisible, car ne conduisant pas à la connaissance. Il faut ajouter que la connaissance pour lui signifiait uniquement ce qui est absolument certain et entièrement vrai. Sa perception négative de la tradition se manifestait à plusieurs reprises et de différentes manières. Il était convaincu que l'acquisition de la connaissance est possible et qu'il suffit

²Cf. Cicéron, De la nature des dieux, dans: *Œuvres philosophiques*, Garnier, Paris 1935, p. 10 et s.

pour cela de disposer des facultés de connaissance que tout homme possède naturellement et en particulier, de l'intellect, ainsi que de l'intuition intellectuelle directement associée³.

À la question de ce qui constitue le *credo* philosophique de son criticisme, Descartes répond dans la première partie de ses *Méditations sur la philosophie première* – et il résulte de cette réponse qu'il est constitué par la recherche, dans tout ce qui est ou qui peut être l'objet de la connaissance, de bonne raison de douter de quelque chose, ainsi que de bonne raison de reconnaître quelque chose comme entièrement certaine et indubitable⁴. Le philosophe différencie clairement cette approche de celle des sceptiques qu'il compare à ces « voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, (...) ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre »⁵. Pourtant, ce *votum separatum* cartésien à l'égard du scepticisme s'est révélé insuffisant face à l'accusation d'en pratiquer une autre version appelée habituellement scepticisme méthodique ou méthodologique.

David Hume, surtout dans son *Enquête sur l'entendement humain*⁶, indiquait clairement cette nuance dans la philosophie de Descartes. Le point prioritaire de son traité est l'examen attentif et l'évaluation, non seulement de cette version mais aussi des autres versions du scepticisme, ainsi que la mise en évidence de « l'essentiel » qui pourrait être à la base de la pensée rationnelle. Dans le chapitre IV, intitulé *Doutes sceptiques touchant les opérations de l'entendement*, il met en évidence d'abord les allégations où ces doutes ne peuvent s'appliquer. La certitude dépend exclusivement de l'intuition intellectuelle et du raisonnement déductif⁷. Dans ce groupe il place, entre autres, les théorèmes de géométrie, d'algèbre et d'arithmétique. En revanche, ces doutes peuvent concerner toutes les affirmations sur les faits. Ils peuvent les concerner car, en premier lieu: « le contraire d'une chose de fait est malgré tout possible » et, en deuxième lieu: « il est conçu par l'esprit avec la même facilité et la même netteté que s'il correspondait à la réalité ». Cela mène au questionnement suivant:

« quelle est la nature de cette évidence qui nous assure d'une existence réelle ou d'une chose de fait, au-delà du témoignage présent des sens et de ce qu'a enregistré la mémoire ? ».

³Cf. R. Descartes, Règles pour la direction de l'esprit, dans *Œuvres choisies de Descartes*, Garnier Frères, Paris s.d., p. 73 et s.

⁴Cf. R. Descartes, *Méditations sur la philosophie première*, dans Op. cit., Garnier Frères, Paris s.d., p. 301 et s.

⁵Cf. R. Descartes, Discours de la méthode, dans Op. cit., Garnier Frères, Paris s.d, p. 19.

⁶Cf. D. Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, trad. P. Folliot, Dieppe 2007, en ligne :

www.classiques.ugac.ca

⁷ Cf. Ibidem, p. 28 et s.

Pour répondre à la question, Hume affirme que « tous les raisonnements sur les choses de fait semblent être fondés sur la relation de cause à effet ». Cela conduit à son tour, à examiner « comment nous parvenons à la connaissance de la cause et de l'effet ». Hume est d'avis que cela vient « des objets particuliers en conjonction constante ». Ils sont liés, non parce que « nous pouvons identifier la cause ultime » de cette conjonction, ou parce que nous pouvons indiquer « l'action de la force produisant l'un des effets qui nous sont donnés », mais parce que nous y sommes conduits par notre expérience. Cela signifie que nous ne parlons ni de l'une de ces « forces produisant », ni d'« aucune opération de l'intellect », mais des activités mentales qui composent ces expériences.

Ni le criticisme cartésien, ni celui de Hume n'était accepté sans restriction par Emmanuel Kant. Ses remarques critiques étaient présentées dans *Critique de la raison pure*. Dans la *Préface de la première édition* à cet ouvrage Kant part de l'affirmation suivante: « la raison humaine est soumise, dans une partie de ses connaissances, à cette condition singulière qu'elle ne peut éviter certaines questions et qu'elle en est accablée. Elles lui sont suggérées par sa nature même, mais elle ne saurait les résoudre parce qu'elles dépassent sa portée. Ce n'est pas sa faute si elle tombe dans cet embarras. Elle part de principes dont l'usage est inévitable dans le cours de l'expérience, et auxquels cette même expérience donne une garantie suffisante. Mais, s'apercevant que, de cette manière, son œuvre doit toujours rester inachevée, elle se voit contrainte de se réfugier dans des principes qui dépassent tout usage expérimental possible, et qui pourtant paraissent si peu suspects que le sens commun lui-même y donne son assentiment. Mais aussi elle se précipite par-là dans une telle obscurité et dans de telles contradictions qu'elle est portée à croire qu'il doit y avoir là quelque erreur cachée, quoiqu'elle ne puisse la découvrir, parce que les principes dont elle se sert sortant des limites de toute expérience, n'ont plus de pierre de touche »⁸.

Ces quelques phrases indiquent aussi bien le terrain du criticisme de Kant que la justification générale de ses limites. Pour le concrétiser il ne reste que d'en appeler à ces philosophes qui, à travers leur criticisme, arrivent à découvrir certains principes, les exploitent dans leur pensée et s'en servent en pratique, mais ils ne sont pas pour autant assez critiques pour éviter de tomber « dans le gouffre de la barbarie et dans contradictions diverses ». Kant fait l'analyse des cas que Descartes et Hume ont entamée, entre autres, dans leurs théories de la connaissance. La position de ce premier est décrite comme « l'idéalisme matériel,

⁸ « Il fut un temps où elle était appelée la reine de toutes les sciences, et, si l'on répute l'intention pour le fait, elle méritait bien ce titre glorieux par la singulière importance de son objet ». Cf. I. Kant, *Critique de la raison pure*, Librairie de la Bibliothèque Nationale, F. Alcan, Paris 1905, p. 5 et s.

problématique » - car c'est « la théorie qui déclare l'existence des objets dans l'espace et hors de nous, ou simplement douteuse et indémontrable ». Elle se différencie de la théorie de Hume car, à la lumière de celle-ci l'intellect humain n'est pas capable de franchir la frontière entre ce qui appartient à la sphère d'impressions psychiques et ce qui appartient à la sphère extérieure à ces impressions. Selon Kant cela signifie que Hume « tomba entièrement dans le scepticisme ». Sa philosophie en rapport à son criticisme a été décrite par lui comme celle qui devrait permettre de voir si « l'on ne peut pas conduire la raison humaine entre ces deux écueils, lui fixer des limites déterminées et enfin lui garder ouvert tout entier le champ de sa légitime activité ».

Conclusions:

Ces tentatives d'indiquer les différences et les frontières fondamentales entre le criticisme et le scepticisme philosophique incitent à formuler au moins deux conclusions générales. La première se résume à l'affirmation que ces indications sont à chaque fois impliquées dans des arguments fortement différenciés (raisons), toutes sortes de « pour » et de « contre ». Le problème réside dans le fait que ce qui pour certains philosophes représentait le « pour » (l'avantage), pour d'autres aurait pu être, et était souvent, l'inconvénient (le « contre »). Ceci constitue une difficulté pour appréhender la complexité des différences entre le scepticisme et le criticisme et le tracé des frontières qui les séparent.

Il est possible d'essayer de réduire chacune de ces options philosophiques « au plus petit dénominateur commun ». Je pense que cela peut être ce qu'Edmund Husserl a appelé « attitude d'esprit », soit une sorte d'intentionnalité (*Einstellung*)⁹. Ainsi pour le scepticisme, il s'agit de l'intention de démontrer l'inconnaissabilité du monde ou bien – ce qui en fait revient au même – la démonstration de l'inutilité des efforts pour sa connaissance indubitable. En revanche pour le criticisme, il s'agit de l'intention malgré tout, et en dépit de l'argumentation sceptique, de démontrer la possibilité de la connaissabilité du monde qui répond à au moins quelques-uns parmi les critères définitionnels de la connaissance. C'est la deuxième des conclusions générales.

Bibliographie :

Cycéron, De la nature des dieux, dans: *Œuvres philosophiques*, Garnier, Paris 1935

⁹Cf. E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, Vrin, Paris 1953, p. 4 et s.

R. Descartes, Discours de la méthode, dans Op. cit., Garnier Frères, Paris

Descartes, Méditations sur la philosophie première, dans Op. cit., Garnier Frères, Paris

R. Descartes, Règles pour la direction de l'esprit, dans *Œuvres choisies de Descartes*, Garnier Frères, Paris

E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, Vrin, Paris 1953

D. Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, trad. P. Folliot, Dieppe 2007

I. Kant, *Critique de la raison pure*, Librairie de la Bibliothèque Nationale, F. Alcan, Paris 1905

Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes*, trad. de Huart, Amsterdam, 1725